

renferment des articles qui décrivent les découvertes d'un passé récent et reviennent sans cesse sur l'histoire de l'archéologie. L'ensemble de son œuvre est écrit dans ce style amusant, parfois ironique mais toujours parfaitement maîtrisé qui est devenu l'image de marque de Bastet. Le voyage vers le Sud, «Le Grand Tour», traverse toute son œuvre comme un fil rouge. Des récits de voyages totalement oubliés servent à Bastet de pierres à partir desquelles il construit une nouvelle splendide mosaïque. Dans *Wandelingen door de antieke wereld*, l'archéologie et la littérature s'unissent dans une admirable synthèse.

Rudi van der Paardt
(*Tr. A. Concas*)

Voir *Septentrion*, XXV, n° 1, 1996, pp. 65-69.



Émile Verhaeren (1855-1916):

Flamand, Belge et Européen

Aujourd'hui, nous avons du mal à situer les auteurs originaires de Flandre mais écrivant en français. Pourtant, ce ne sont pas les moindres: Charles de Coster, Émile Verhaeren, Georges Rodenbach, Max Elskamp, Maurice Maeterlinck, Franz Hellens, Michel de Ghelderode, et j'en passe. Depuis les querelles communautaires, certains Flamands les taxeraient volontiers de «traîtrise». Mais si on replace ces auteurs dans leur contexte historique, des questions s'imposent: relèvent-ils de l'histoire de la Flandre, du patrimoine culturel flamand, voire même de la littérature flamande?

Dans la famille bourgeoise où Émile Verhaeren naquit en 1855, on parlait le français à la maison mais le patois flamand local de Saint-Amand-sur-l'Escaut (province d'Anvers) avec les villageois. Rien de particulier à cette situation: dans bien des familles flamandes, le français était la langue de culture; dans les rapports avec la population locale, on pratiquait plutôt le flamand. Il est certain que le petit Émile maîtrisait suffisamment le flamand de son village pour participer à la vie sociale telle qu'elle se manifestait lors des marchés hebdomadaires, chez

les artisans au travail sur les berges de l'Escaut ou lors des kermesses. A partir de 1868, ses parents l'envoient au collège francophone de Sainte-Barbe, à Gand: quoi qu'il en coûte, le français serait la langue de culture de ce petit campagnard flamand!

Ainsi, Verhaeren représente un cas typique de la situation socioculturelle dans la Flandre d'alors. Celui qui faisait des études, les faisait en français. Celui qui écrivait, écrivait en français. Et celui qui voulait faire une carrière d'écrivain, n'avait guère d'autre choix que d'opter pour le français. C'est ce que fit Émile.

Il est toutefois remarquable que l'œuvre de ce Flamand francisé soit tellement inspirée par la Flandre, depuis *Les Flamandes* (1883) jusqu'au cycle en cinq volumes de *Toute la Flandre* (1904-1910). Verhaeren connaissait l'histoire de son pays, il aimait les paysages grandioses qui s'étendent autour de l'Escaut, il était conscient de la misère dans laquelle l'industrialisation plongeait la population rurale et des conditions inhumaines dans lesquelles les ouvriers des premières usines devaient travailler. Combien grande était alors sa frustration de voir que ses vers et sa prose restaient lettre morte pour ce peuple qu'il aimait tant. Cette frustration explique sans doute ses déclarations d'amour pathétiques à la Flandre. Il se rendait compte qu'il était assis entre deux chaises, entre deux cultures, sans pouvoir renoncer à aucune. Que lui restait-il sinon de vivre péniblement cette tension entre deux identités: Flamand amoureux de son peuple et de son pays et adepte enthousiaste de la prestigieuse culture française!

La génération née dix ans plus tard allait avoir l'occasion d'opter pour le néerlandais. Verhaeren dut encore se lancer dans la revue *La Jeune Belgique* (fondée en 1881), car ce n'est qu'en 1893 qu'Auguste Vermeylen créait *Van Nu en Straks*. Nous ne nous représentons plus aujourd'hui combien fut pénible le drame de l'élite culturelle flamande de l'autre fin de siècle. La génération de 1855 - celle de Verhaeren et de ses confrères flamands - reçut une éducation en français.



Leopold van Esbroeck, statue d'Émile Verhaeren (1855-1916), bronze, 1985, Saint-Amand (province d'Anvers).

Lorsque, en 1873, furent votées les premières lois linguistiques (relatives à la justice, et dix ans plus tard seulement celles relatives à l'enseignement), c'était trop tard pour eux: ils n'étaient pas en mesure de passer au néerlandais. Voyez Max Elskamp (°1862): il se plaint «de voir en flamand et d'écrire en français»; voyez Georges Eekhoud (°1854): il rêve d'écrire en néerlandais mais ne s'y décidera jamais. Seul Cyriel Buysse (°1859) – et ce sur le conseil de Maurice Maeterlinck (°1862) – renoncera au français pour écrire en néerlandais. En effet, ce ne sont que les auteurs flamands de la génération d'Auguste Vermeylen (°1872) qui trouveront à leur disposition un éventail de revues littéraires et culturelles en néerlandais.

Cette situation plutôt sombre ne présente pas que des aspects négatifs. Verhaeren et ses confrères flamands écrivant en français ont fait connaître la Flandre dans toute l'Europe, malgré le français et grâce au français. Malgré le français,

parce qu'ils n'ont jamais tenté de dissimuler leur origine flamande; grâce au français, car cette langue était la seule qui donnait accès à toutes les élites culturelles d'Europe. Saviez-vous que Verhaeren faisait des conférences à Londres, dans plusieurs villes allemandes, à Moscou et jusqu'à Saint-Petersbourg? Saviez-vous que sa poésie et son théâtre furent traduits de son vivant en russe, en polonais, en allemand, en anglais, en catalan...?

Nous commettrions donc une grande erreur en rayant cette génération de Flamands francophones de notre mémoire collective. Bien sûr, Verhaeren et ses confrères n'appartiennent pas à la littérature néerlandaise: qui dit littérature, dit langue. Mais ils relèvent à coup sûr de l'histoire de la Flandre, qu'on lise leur histoire comme une page noire ou une page d'or. Ils ont été et restent les témoins du mouvement d'émancipation tourmenté qui caractérise l'histoire de la Flandre depuis 1830.

Qui plus est: pendant des décennies, l'État belge exhibera ces Flamands couverts de gloire comme des Belges modèles! En eux, on célébrait les représentants d'un peuple dont les lettres de noblesse – celles de l'ancien comté de Flandre – légitimaient l'existence autonome de la jeune Belgique à l'égard d'une France avide d'expansion. La Belgique, quoique francophone, ne pouvait constituer simplement une partie de la France – telle était l'argumentation des pères de la Belgique – car ce jeune État était l'héritier de la glorieuse Flandre d'autrefois!

Enfin, ces auteurs flamands francophones – et Verhaeren tout particulièrement – relèvent aussi bien du patrimoine culturel des francophones que des néerlandophones, précisément parce qu'ils ont fait connaître la Flandre et son patrimoine culturel à travers l'Europe entière, fût-ce en français. Ils appartiennent au patrimoine flamand au même titre que les Primitifs flamands, les polyphonistes flamands ou un Juste Lipse: ces artistes et ces savants, eux non plus, ne parlaient ni n'écrivaient pas tous en néerlandais, mais ils puisaient leur inspiration

dans la tradition et la culture flamandes dont ils avaient été nourris.

Vic Nachtergaele

À l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance d'Emile Verhaeren, le Musée provincial Emile Verhaeren de Saint-Amand organise une rétrospective Emile Verhaeren 1855-2005 et une exposition à thème sur «Verhaeren, Vermeylen et l'anarchisme intellectuel» (voir www.emileverhaeren.be).



La souffrance du désir: Anna Enquist

Si difficiles que soient les épreuves supportées, on peut avoir une histoire très simple. Prenons celle de Nora: encore tout à fait une enfant, mais cependant déjà presque femme. Quand ses premières règles surviennent, sa mère préfère répondre aux avances du voisin plutôt que de s'occuper d'elle. Ou bien celle de Hanna: elle est amoureuse du garçon de la cafétéria, qui joue aussi au football dans le club local. Mais lorsqu'il la culbute sur le sol des vestiaires, elle est complètement désorientée. En l'espace d'une petite vingtaine de pages en moyenne, la femme de lettres néerlandaise Anna Enquist (°1945) explore un abîme de solitude et d'incompréhension. Tout comme dans ses romans *Le Chef-d'œuvre* (1), *Le Secret* (2) et *Les Porteurs de glace*, elle balaie dans les dix nouvelles de son recueil récemment traduit, *La Blessure*, un monde d'émotions contenues – réduites à leur essence même.

Par ses romans, Anna Enquist avait acquis une renommée considérable auprès du grand public des Pays-Bas et de Flandre. Depuis, ils sont également traduits dans les principales langues européennes. Peut-être cela tient-il aux titres énigmatiques qu'elle invente, qui contiennent la promesse d'une initiation à une matière strictement personnelle: celle de la douleur affective supportée en silence. Avant de se consacrer à plein temps à la littérature, l'auteur exerçait en tant que psychanalyste; elle est par conséquent familiarisée avec la nature vulnérable de l'âme. Les humains nourrissent d'immenses espérances, mais l'homme et la femme sont tellement opposés que leur conflit peut souvent se réduire à un simple manque d'attention. C'est là-dessus que l'auteur tente de mettre le doigt.

La blessure dont il est question dans la nouvelle-titre du recueil est une fracture de la jambe, lors d'une petite partie de football; Enquist n'est donc pas toujours si austère. Le livre commence même de manière très classique et agréable, par un aperçu historique d'un fait divers authentique du XIX^e siècle. Un garçon de seize ans va à la pêche avec son père et son frère aîné sur le *Zuiderzee* gelé, endigué plus tard pour former l'*IJsselmeer*. Mais la glace rompt et ils partent à la dérive sur une plaque de glace. Le froid, les privations et le désespoir ont raison du père et du frère aîné; seul le plus jeune – au départ le plus fragile – possède suffisamment d'élan vital pour raconter l'accident. Son rêve de devenir constructeur de navires et l'idée d'échapper à la vie à laquelle il semblait prédestiné, l'ont soutenu.

Chaque fois qu'Anna Enquist décrit des enfants, elle s'efforce d'obtenir un effet maximum avec un minimum de moyens. Leurs espérances sont encore claires et manifestes, de même que les premiers coups qui leur ont fait mal. Chez les adultes, le ton change. Lentement, ils se sont rendu compte que leurs désirs ne sont pas satisfaits mais qu'ils continuent à jouer avec eux. Leur univers mental devient plus profond mais aussi plus instable. L'histoire de la femme de lettres qui, après avoir donné une conférence à Delft, se fait courtiser par un charmant monsieur et se trouve chez lui face à une toile inconnue de Vermeer, est symbolique. Comme la plupart des femmes chez Enquist, elle est un rien dans les nuages et se laisse décharger de tout par son agent; aussi n'est-il pas étonnant que l'homme et la toile s'avèrent introuvables par la suite. Un tableau énigmatique, une fascinante aventure avec un homme, peut-être n'était-ce qu'un rêve. La femme a même quelque chose d'un personnage de Vermeer: «Sans le vouloir, je devins une copie de ma mère, qui, le dos droit, se tenait comme une étrangère dans sa propre cuisine, incapable de traduire la relation avec mon père dans le langage de la vie de tous les jours et regrettant encore une période irréaliste